

grand bien vous fasse ! Vous aurez là de quoi vivre dans la gêne... en admettant que vous soyez assez sage pour renoncer à toutes ces agréables jouissances dont nous parlions tout à l'heure.

Cette raillerie fut un coup d'épée pour le jeune homme.

—Non, dit-il avec force, non, je n'y renoncerai pas. Il me faut ou ma corde ou cette vie large, dépensière, bruyante... que la seconde part de votre héritage me promettait.

—Promettait, répéta le chevalier, c'est bien le mot. Or promettez et tenir font deux, cher monsieur. Toutes ces félicités que vous souhaitez, je voulais vous mettre en main un puissant moyen de les gagner... Je vous offre une arme ; à vous de vous en servir.

—Et je m'en servirai, dit Paul d'un ton si résolu qu'il sembla calmer l'irritation de M. de Saint-Dutasse.

Aussi ce dernier continua d'une voix radoucie :

—Réfléchissez d'abord, mon enfant. Avec les six mille livres de rentes, je le répète, c'est la vie terre à terre... mais, en même temps, c'est l'existence calme et exempte de danger... de danger, entendez-vous bien ?

—Il me faut l'autre existence.

—Avec la seconde part de mon héritage, cela change de face. Vous verrez à vos pieds des gens, lâches et tremblants, vous tendre leurs mains pleines d'or. Des sommes viendront à vous en esclaves. Vous parlerez haut et les portes s'ouvriront à votre voix. Sachez profiter de cette puissance, et, en peu de temps, vous pourrez vous faire une colossale fortune. Voilà ce que vous promet cette seconde part de mon héritage.

—Je la choisis ! s'écria Paul enivré par ces paroles.

—Attendez un peu, avant de vous décider... Je n'ai pas fini. Toute médaille a son revers. Il vous faudra batailler rudement, vivre sans cesse aux aguets, toujours sur vos gardes, sans espérer ni trêve ni merci ; car ceux auxquels vous commanderez chercheront à secouer le joug... Et il se peut qu'un beau jour, avant que vous ayez atteint le but, vous vous trouviez arrêté par la mort, soit subite qui vous jettera brutalement sur le carreau, soit lente qui vous clouera sur un lit où elle vous rongera peu à peu, pendant de longs jours, avant de vous emporter.

Ces paroles, accentuées par un frémissement de rage impuissante, n'ébranlèrent pas la résolution de Paul.

—J'accepte la lutte ! prononça-t-il.

Il y avait un tel mépris du danger dans l'intonation de cette réponse que le chevalier fit entendre son rire railleur en répliquant :

—Et vous avez raison, mon jeune roy, car, dans cette lutte, un autre puissant intérêt viendra se joindre à votre désir de faire fortune.

Ces mots réveillèrent dans la mémoire d'Avril ces précé dentes phrases du chevalier qui avaient fait allusion à ce passé qu'il ignorait.

—Monsieur de Saint-Dutasse, s'écria-t-il, jureriez-vous que je vous étais inconnu avant mon entrée dans cette chambre ?

Cette demande, loin de troubler le malade, ranima son humeur moqueuse.

—Ah ça, fit-il, croyez vous donc que, pour le premier pauvre diable venu qui se serait venu pendre là-haut, j'eusse consenti à épuiser, dans un pareil entretien, le peu de force qui me restait ? Non, j'eusse simplement envoyé quelques louis à ce malheureux pour le faire encore vivre une semaine. Vous, quand Bourguignon est venu me répéter le nom dont vous aviez signé votre déclaration de suicide, j'ai voulu vous voir. Oui, je

sais votre histoire... j'ignorais seulement que vous viviez si près de moi.

—Alors vous pouvez m'apprendre qui je suis ? demanda Paul, pâle d'émotion.

—Vous l'apprendrez ? oh ! non pas ! ricana le chevalier. Ce serait trop simplifier la tâche qui vous attend. Bien renseigné, vous iriez tout droit au but, en négligeant d'écraser sur votre route certains misérables qui, à cette heure, croient que ma mort sera leur délivrance. Non, je ne vous dirai rien, parce que vous me vengerez.

—C'est donc à votre seule vengeance que vous me sacrifiez ? gronda le jeune homme irrité par le refus de répondre du malade.

Malgré l'épuisement de ses forces, M. de Saint-Dutasse se redressa encore sur sa couche, et, d'un timbre sévère et calme, il dit à Paul en lui posant sur le bras sa main glacée :

—Bon ou mauvais, je n'ai pas à vous expliquer le sentiment que vous m'inspirez. Mais, sachez-le, je vous sacrifie si peu à ma vengeance que je veux vous laisser vous-même décider de votre sort. Ecoutez bien ma volonté. Vous allez sortir à l'instant de cette chambre, et vous n'y rentrerez que lundi matin. Alors je serai mort. Devant mon cercueil, vous direz à Bourguignon pour quelle part de mon héritage vous avez opté. Suivant votre décision, il vous remettra les titres de rentes... ou le reste. Maintenant, adieu, monsieur Paul Avril.

(A CONTINUER.)

UN DRAME A TUNIS

II.

—Qu'importe ? si j'y vais avec toi, si nous y allons ensemble, je veux bien mourir ainsi, c'est étrange, sans-tu ? C'est une belle mort, voyons, ne m'aimes-tu pas, toi ? Est-ce que cette course insensée ne donne pas le vertige à ton cœur, à ton cerveau, à ton être tout entier.

—Mais, malheureuse enfant, c'est parce que je t'aime que je veux vivre, c'est ce qu'on se possède dans la mort ? et si tu meurs, c'est pour moi, c'est à cause de moi, c'est moi qui te tue !

—Non, ce n'est pas toi, c'est moi qui suis venue ce soir à toi, malgré mon père et malgré ton ordre. Je suis venue parce que je savais bien que tu m'appelais dans le silence de tes nuits parce que je pressentais la passion du sacrifice qui t'emportait dans une folie de vertu, je suis venue pour te dire : Ecoute, Abel Gourin, tu aimes Moïna, tu l'aimes, elle le sait, quand même tu ne le lui aurais pas dit, elle a deviné tes souffrances, tes héroïsmes de chasteté, la voici. puisque le mariage ne peut nous unir dans la vie, soyons-le dans la mort... Moïna Jacob est à toi, à toi, mon bien-aimé !

En parlant, elle se laissa tomber sur le banc étroit, au fond de la guérite du chef de train. A l'ouest, derrière les montagnes la lune descendait, échancrée déjà par la pointe d'un mamelon taillé à pic, tandis que vers l'orient la mer se tirait à l'horizon comme un trait d'argent au bas de la coupole bleue où les constellations éteignaient leurs lustres d'or. Le jour montait, fendant sa pâleur à la base du ciel.

Par les vallées, par les plateaux, à travers les précipices, la locomotive emportait le convoi à toute vapeur. Les arbres des forêts lointaines, les chênes-lièges des hauteurs, les cironniers des plaines, les dattiers, les oliviers, les palmiers, semblaient s'enfuir par troupes.

La Medjerda coulait dans la profondeur comme un mince filet d'argent.